



Pratiques d'emprunt de livres numériques en bibliothèques : la plateforme grenobloise Bibook

Emmanuel Brandl

Les billets d'EnssibLab

27 octobre - 24 novembre 2015

Une étude quantitative sur le « lectorat numérique » en bibliothèque ?

Après 6 mois d'activité, il a paru pertinent et nécessaire à la Bibliothèque municipale de Grenoble (BMG) de chercher à **caractériser les degrés d'appropriation de sa plateforme** de prêt de livres numériques, [Bibook](#), et de **tester la pertinence envisagée du dispositif** dans ses différentes composantes. C'est dans ce cadre précis que la bibliothèque municipale de Grenoble (réseau de 13 bibliothèques réparties sur la ville, ainsi que 8 autres bibliothèques d'institutions culturelles locales) et l'[Enssib](#) ont envisagé une **étude visant à qualifier le lectorat numérique dans son écosystème d'usages** à travers une analyse statistique des données de Bibook. La demande formulée par la Bibliothèque municipale de Grenoble portait alors sur **l'exploitation des fichiers d'emprunt** de Bibook.

Contexte

Pour tester la mise à disposition de livres numériques en bibliothèque, mais aussi dans l'objectif de repositionner la librairie « traditionnelle » comme médiateur de la vente de livres numériques en bibliothèque, le projet national « PNB » a été initialement pensé en 2011 autour de trois établissements (localisés à Aulnay-sous-Bois, Grenoble et Montpellier). Ce projet expérimental a en fait été lancé en 2012 pour quatre établissements pionniers : Aulnay-sous-Bois, Grenoble, Montpellier et Levallois, et plus récemment pour la ville de Paris. Il s'agit d'une initiative interprofessionnelle lancée par Dilicom (réseau du livre) et soutenue par le Centre national du livre (CNL) qui consiste en un dispositif d'échange d'informations (données commerciales, métadonnées descriptives, juridiques et techniques, données de gestion : état des droits de consultation, statistiques...) entre éditeurs, libraires et bibliothèques, dans le but de développer l'offre de livres numériques aux bibliothèques publiques. PNB a finalement été ouvert au public au second semestre 2014.

Précisons qu'il est **délicat à partir de nos données de parler de « lectorat » numérique**, c'est-à-dire d'un ensemble d'individus lisant *effectivement* des « livres numériques ». En effet, les données dont nous disposons portent sur des *emprunts*. Mais de fait, nous ne savons pas si les livres empruntés, ou si *tous* les livres empruntés, sont *réellement lus*^[1].

Pour autant, nous pouvons supposer, sans pouvoir le vérifier, que les ebooks empruntés sont peu ou prou *effectivement lus*. En effet, quand on lit les précisions tirées du site de la BMG (« Les eBooks au format PDF et ePub sont lisibles avec Adobe Digital Editions sur PC, Mac, sur liseuse (Bookeen, Kobo, Sony Reader, etc.) ou encore tablette et smartphone (sous Android ou iOS) grâce aux applications Aldiko Reader ou Bluefire Reader »), on se dit que cet **écosystème d'usages**, à travers les formats d'ebooks, les supports, applications et logiciels nécessaires, peut paraître **relativement complexe au non initié**. Cela laisse supposer que la *littératie* minimale qui doit être acquise pour emprunter ces ebooks, ainsi que l'acquisition nécessaire d'un matériel au moins « de base », inscrivent les emprunteurs dans **une démarche volontaire et active** qui ne se résume vraisemblablement pas à un simple survol des livres empruntés.

C'est pourquoi la notion de « lectorat » de livres numériques nous semble pouvoir être retenue ici, tout en étant entendue au sens large, *laissant place à toutes les formes d'expérience de la lecture numérique*, de la lecture approfondie et linéaire, à la lecture transversale et en forme de « braconnage ». **Notre enquête porte donc sur des inscrits et des téléchargements constatés, avec une comparaison effectuée aux emprunts de livres imprimés.**

« Usage » ? « Usager » ?

La notion d'« usage » et d'« usager » dans cette étude ne répond que très partiellement aux préceptes méthodologiques et théoriques de la « sociologie des usages »^[2]. En effet, une enquête de « sociologie des usages » viserait à « saisir la régularité et la récurrence des phénomènes en liaison avec certains facteurs (âge, sexe, milieu social et professionnel, mais aussi niveau technique du dispositif et formes d'appropriation élaborées par les usagers) »^[3]. La méthodologie chercherait ainsi à saisir *l'expérience que les individus font du livre numérique*, et

engloberait alors une démarche *qualitative*, absente dans le cas présent[4]. Notre approche, liée aux données disponibles, livre donc des éléments de réponse à la question des usages et des usagers en termes de « qui » et « quoi », ou de « qui fait quoi? », mais pas en termes de « comment » ni de « pourquoi ». L'étude saisit la régularité et la récurrence des phénomènes en liaison avec certains facteurs (poids de l'âge, du sexe, du milieu social et professionnel, de l'origine géographique, etc.), sans en analyser, donc, les *formes d'appropriation*.

Au regard des chiffres à disposition, force est de constater que, comme le marché du livre numérique, le **prêt de livre numérique apparaît bien restreint, et relève d'une niche**. L'intérêt pour ce type de lectorat ne pourrait donc paraître que très relatif. Cependant, le **déficit actuel de connaissance concernant ce type de lectorat** rend cette étude utile : le « [baromètre des usages du livre numérique](#) »[5] n'a par exemple jamais porté sur le rôle des bibliothèques. Par ailleurs, l'ouvrage récemment paru de Laurent Soual sur *Le livre numérique en bibliothèque* ne livre aucune donnée chiffrée sur ce lectorat numérique[6]. Au-delà de quelques besoins immédiats, cette étude apparaît ainsi comme une étape : elle doit permettre de commencer à cerner l'activité et **asseoir quelques caractéristiques de ce lectorat**.

Méthodologie

Un premier fichier Excel contenant les données « usages » et « usagers » a été livré par la BMG. Il comprenait 35 variables en colonne : titres, auteurs, éditeurs, sexes (2 critères), âges (6 classes d'âge), PCS (31 critères), identification adhérent (19 critères), dates, adresse, bibliothèques (14 critères), ISBN, prix, etc. Initialement ce fichier comptabilisait 3621 lignes (désignant de façon supposée autant d'emprunts). Un deuxième fichier contenant le catalogue Bibook comprenait une cinquantaine de variables en colonne (titre, auteur, genre, identifiants, etc.), et la liste des livres en ligne. L'objectif étant de produire une « évaluation » de Bibook après 6 mois d'activité, la période correspondant à ces données s'est étalée de septembre 2014 à mi-mars 2015. Pour les données Portfolio, la période couvrait sur l'année 2014 et le début de l'année 2015. L'analyse des données a été effectuée sous Excel et Sphinx. Elle a porté sur 1528 téléchargements avérés de livres numériques effectués par 391 « bibookis » (adhérents de la bibliothèque et de Bibook).

Récapitulatif des principaux résultats

Les résultats présentés ci-dessous ne sont qu'une étape. Une enquête qualitative de ces usages et usagers a paru nécessaire car les résultats obtenus posent un certain nombre de questions et ne rentrent pas dans des précisions et nuances qu'il serait pourtant bon d'apporter. On signale donc principalement ici un certain nombre de *tendances*.

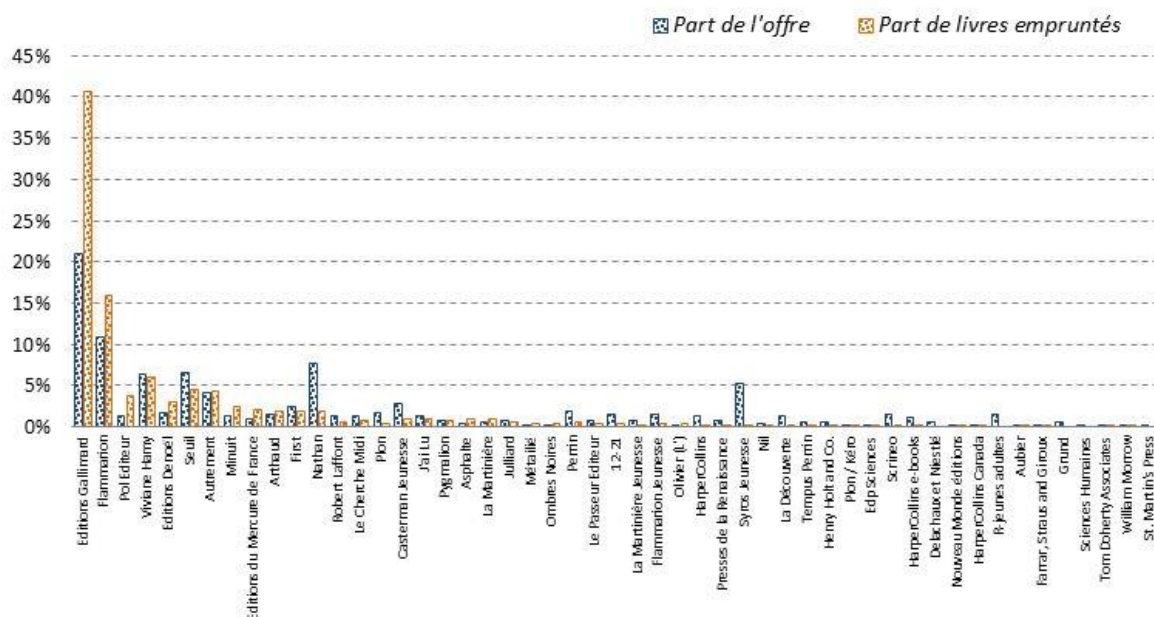
Le catalogue Bibook

Le catalogue Bibook propose au téléchargement 611 titres différents. Ces titres sont répartis entre 51 éditeurs, soit une moyenne de 12 titres par éditeur. Si l'on prend un niveau de répartition des genres relativement simple et un peu grossier face aux 213 variables permettant de classer les livres numériques de Bibook, mais en conservant les choix de classement faits par la BMG, on peut d'abord répartir les e-books en « fiction » et en « non-fiction ». Une telle répartition permet de constater que le catalogue comprend 65% d'e-books dits de « fiction ». Par la suite, si l'on affine un peu, on constate alors une nette prédominance du « roman » et des ouvrages dits « jeunesse » dans le catalogue, les deux réunis représentant la moitié du catalogue.

Un monopole éditorial

Sur les 611 titres que compte le catalogue de Bibook au moment de l'enquête, 385 ont été téléchargés au moins 1 fois sur la période considérée, soit **63% du catalogue**. La fréquence la plus importante est celle de 2 à 5 téléchargements par ebook quand **79% des téléchargements**

effectués le sont moins de 5 fois. Un éditeur (Gallimard), qui détient 25% du catalogue Bibook, représente la part la plus importante des téléchargements, avec 41% des téléchargements comptabilisés, suivi de Flammarion (16%), cependant loin derrière, les deux maisons d'édition comptabilisant ainsi 57% des téléchargements effectués. Gallimard a en outre un taux d'emprunt très largement positif.

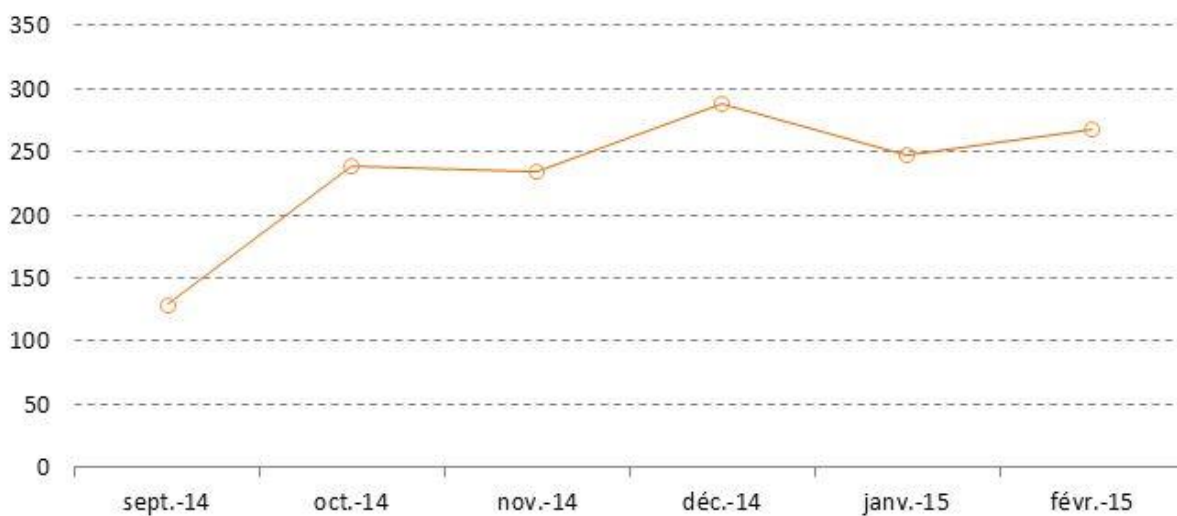


1 Une évaluation des taux d'emprunts par maison d'édition. Source : EnssibLab

Evolution de la consommation dans le temps

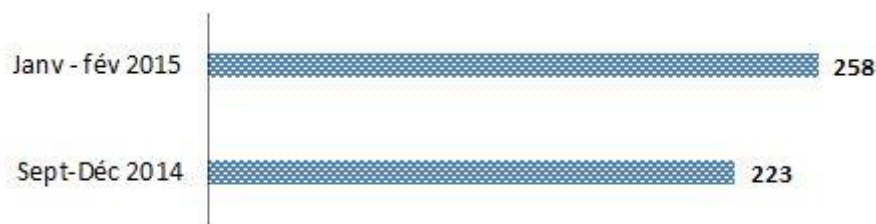
Entre septembre 2014 et février 2015, on note deux choses :

- d'abord une nette augmentation des téléchargements entre septembre et octobre 2014 (x 1,85), ce qui tient à l'effet de la nouveauté ;
- on voit ensuite se maintenir une légère augmentation continue sur le reste de la période (x 1,04).



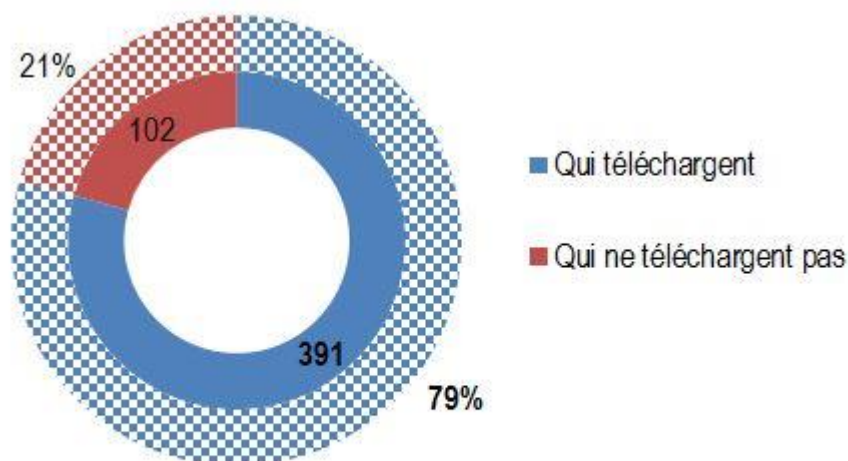
2 Une évolution favorable de la consommation dans le temps. Source : EnssibLab

L'intérêt pour Bibook semble donc ne pas se démentir avec le temps. Au contraire, il semblerait bien que **l'intérêt s'en trouve progressivement renforcé**. Dans le même sens, on constate logiquement une augmentation mensuelle régulière des téléchargements entre 2014 et 2015.



3 Une évolution favorable du taux de téléchargement mensuel

De la même façon que l'on constate que près de 80% des bibookis (79,3% exactement) téléchargent effectivement les fichiers qu'ils consultent une première fois (souvent pour les réserver).



4 A fichier consulté, fichier téléchargé

Notes

[1] Le rapport complet de l'étude sera disponible sur le site de l'Enssib d'ici la fin de l'année 2015.

[2] S. Proulx, « La sociologie des usages, et après ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 6 | 2015, mis en ligne le 23 janvier 2015, consulté le 8 avril 2019 ; G. Vidal (dir.), *La sociologie des usages. Continuités et transformations*, Lavoisier, coll. « Environnement et services numériques d'information », 2012 ; J. Denouël, F. Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011 ; F. Papy (dir.), *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*, Paris, Hermès, 2008 ; J. Jouët, « [Retour critique sur la sociologie des usages](#) », in *Réseaux*, volume 18, n°100, 2000, p. 487-521. F. Papy (dir.), *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*, Paris, Hermès, 2008.

[3] M. Roselli, M. Perrenoud, [Du lecteur à l'utilisateur](#). *Ethnographie d'une Bibliothèque Universitaire*, PUM, 2010.

[4] Un volet qualitatif est dès à présent envisagé.

[5] 2014 fut la quatrième vague de ce baromètre porté par la Sofia (Société française des intérêts des auteurs de l'écrit), le SNE (Syndicat national de l'édition) et la SGDL (Société des gens de lettre).

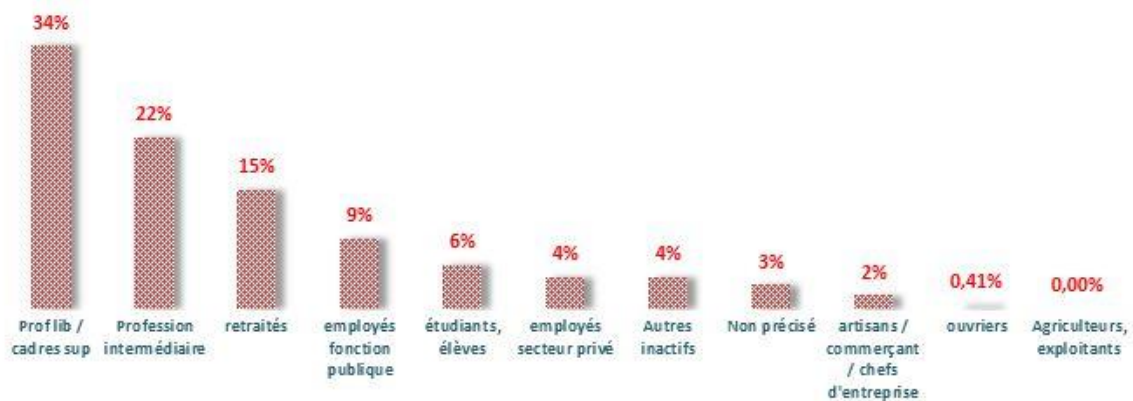
[6] L. Soual, *Le livre numérique en bibliothèque : état des lieux et perspectives*, éd. Du cercle de la librairie, Coll. Bibliothèques, 2015.

Un « lectorat numérique » qui se calque sur le public des bibliothèques ? Oui, mais pas seulement...

Des profils sociaux propres aux pratiques de lecture

Du point de vue des « bibookis » (les inscrits à la plateforme Bibook), si on s'attarde sur l'appartenance sociale, nous retrouvons ici **les logiques qui président aux pratiques culturelles**, et spécifiquement à **la lecture**, puisque 34% de la population des « bibookis » est composée de professions libérales/cadres supérieurs et 22% de « professions intermédiaires »¹. Ce qui représente 56% du corpus relevant de ce qu'il est convenu d'appeler les PCS+ (Professions et Catégories Socioprofessionnelles supérieures), alors que ces deux catégories cumulées représentent, selon les sources, de 20 à 23% de la population française totale (Insee, 2013).

Ces résultats témoignent d'une **réurrence tenace** : en « 1995 comme en 1979, les usagers des BM (Bibliothèques municipales) proviennent surtout de milieux socioculturels favorisés. Près du tiers (30%) est composé d'étudiants, et on trouve 9% de cadres et professions libérales, alors que ces derniers ne représentent qu'à peine 6% de la population totale, selon l'INSEE. Les enquêteurs ont dénombré 18% de retraités (ils constituent 19% de la population totale) ; en revanche, les employés et personnels de service (17% de la population totale) ne sont que 14% et les ouvriers (14% de la population totale), moins de 4%. »²



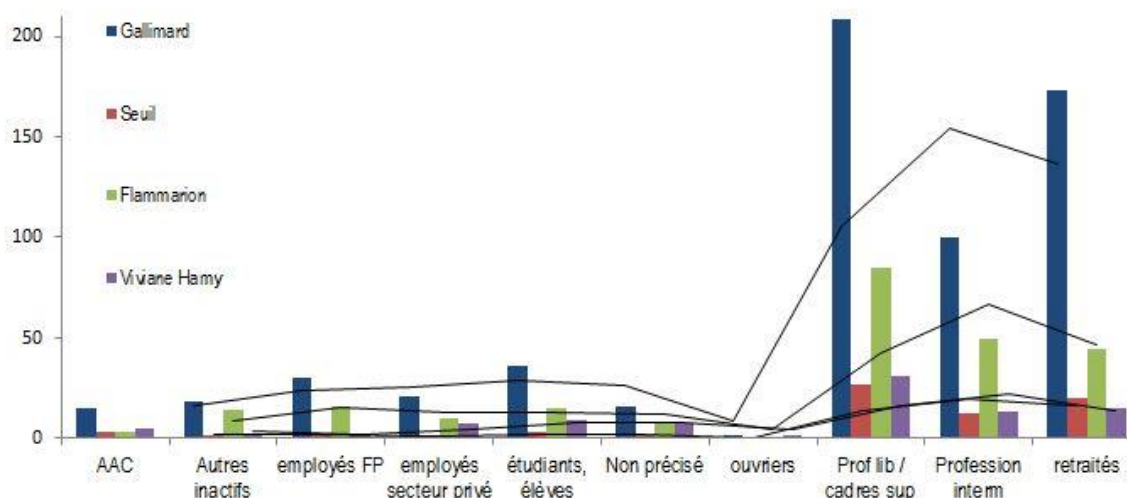
5 Distribution des « bibookis » par PCS d'appartenance. Source : EnssibLab

A la suite de résultats d'enquêtes préalables³, on peut supposer que ces catégories dites « moyennes et supérieures » bénéficient d'un niveau de formation relativement élevé (et surtout plus élevé que les autres catégories), mais aussi d'une latitude plus importante que celle des employés en termes de gestion du temps⁴ et d'un rapport à la lecture déterminé par une forme de « bonne volonté culturelle ». Ajoutons que ce sont aussi pour ces PCS que la bibliothèque constitue le plus un **lieu ou un « espace social et culturel » réel ou virtuel**, contrairement aux catégories sociales dites « défavorisées » pour lesquelles la bibliothèque est d'abord un **lieu physique de convivialité** : « Ces équipements culturels cherchent à innover et à se constituer en un 'troisième lieu', intermédiaires entre les sphères domestique et professionnelle, ouverts à des usages de plus en plus distants des modèles savants de la lecture publique »⁵.

En outre, il est nécessaire de garder en mémoire le fait que le livre numérique relève de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les NTIC, les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Or on sait que, si les effets de démocratisation de l'accès à ces technologies (coût réduit) et les stratégies marketing en font des objets de convoitise, **ce sont les catégories**

sociales supérieures (et plus précisément, ce que P. Bourdieu a appelé la « petite bourgeoisie nouvelle »⁶) **qui ont le plus de penchant pour tout ce qui relève de ces nouvelles technologies** : « (...) l'appartenance à un milieu social supérieur ou la possession de diplômes universitaires sont associées à une plus grande familiarité des instruments et technologies de l'information. »⁷

Ajoutons enfin que le livre numérique relève aussi de ce qu'il est d'usage d'appeler « l'immatériel ». Cependant, il s'avère que la différenciation des attitudes vis-à-vis de la lecture est profondément enracinée dans les modes d'existence des individus⁸. En effet, les catégories sociales qui lisent le plus ne sont pas seulement celles qui ont le plus de « capital culturel » mais aussi celles « dont l'activité professionnelle relève plutôt des services et de l'immatériel, tandis que les catégories qui lisent le moins exercent plutôt dans l'ordre de la production matérielle »⁹.



6 une pratique d'emprunt socialement non aléatoire. Source : EnssibLab

On voit sur le graphique ci-dessus, via les histogrammes et, surtout, les courbes de tendance, que la **structure du lectorat** des quatre principales maisons d'édition est identique (AAC = artisans, commerçants, chefs d'entreprises). **La pratique d'emprunt-lecture d'ebooks semble donc bien se définir comme une « pratique culturelle socialement non aléatoire ».**

Des bibookis locaux et urbains

Première spécificité : l'origine géographique des usagers de Bibook souligne qu'il s'agit **essentiellement d'un public local** (isérois à 95%) et **urbain**. Ils viennent d'abord de Grenoble et de sa proche banlieue (83%). Cela signifie qu'un service en ligne, accessible depuis toute la France, n'est en réalité utilisé en grande majorité que par des personnes habitant à proximité des bibliothèques concernées (les bibliothèques municipales équipées).

Les conditions d'adhésion (le fait de devoir se rendre à la BMG - Bibliothèque municipale de Grenoble - par exemple pour s'inscrire), plus que l'adhésion elle-même, peuvent ici être déterminantes. Parmi les facteurs explicatifs, il faut aussi prendre en considération le fait que, **dans les représentations sociales, la bibliothèque est certainement l'équipement culturel « de proximité »** (sociale et géographique¹⁰) **par excellence** : « La bibliothèque municipale est dans l'ensemble perçue comme tout à fait proche du domicile ou du lieu de travail (encore plus chez les

inactifs, contrairement aux 20-24 ans et, dans une moindre mesure, les petits emprunteurs et petits acheteurs) »¹¹.

Féminisation et vieillissement du lectorat

Par rapport au lectorat d'ebooks tel qu'il est restitué dans les enquêtes menées en dehors des bibliothèques (Ipsos, 2015 ; Opinion Way, 2014 ; Livres Hebdo, 2014), on constate une **deuxième spécificité**, qui est une **plus grande féminisation de la pratique** : notre corpus comprend 70% de femmes (alors qu'elles représentent 51,5% de la population nationale - Insee, 2015). La domination quantitative des femmes s'effectue quelle que soit la classe d'âge et la PCS concernée.

Nos résultats s'inscrivent pleinement dans une tendance générale à la féminisation des pratiques culturelles depuis la fin des années 60, phénomène particulièrement marqué dans le cas de la lecture : « *en matière de lecture de livres, le constat est sans appel : les femmes sont plus nombreuses à lire des livres (38 % des hommes déclarent n'en avoir lu aucun au cours des 12 derniers mois contre 25 % des femmes)* »¹². De fait, cela suppose que **la pratique de la lecture de livres numériques s'apparente, dans ses logiques socioculturelles, à une pratique culturelle et à la lecture du livre, au sens de livre papier.**

Sexes	Emprunteurs seuls		Ensemble	
	Nombre	Part	Nombre	Part
Femmes	267	68,2%	346	70,2%
Hommes	124	31,7%	147	29,8%
Total	391	100%	493	100%

7 Répartition des « bibookis » par sexe. Source : EnssibLab

La **troisième spécificité est générationnelle** : le « **bibooki** » est **globalement plus âgé** que les résultats d'enquêtes annuelles ne le mentionnent habituellement. De fait, si le profil du lectorat identifié par les enquêtes est assez bien corroboré par celui de Bibook : lectorat issu de populations plutôt urbaines¹³, appartenant généralement à une catégorie socioprofessionnelle supérieure (36 % à 49%) et habitant surtout la province (78%)¹⁴, le profil du lecteur (de livre numérique) diverge. D'après les chiffres nationaux, le lecteur numérique est en effet plutôt un homme (52% à 63%) de moins de 35 ans (55%) - âge moyen : 32 ans. **La moyenne d'âge des « bibookis » est quant à elle de 48 ans** et la classe d'âge la plus représentée est celle des 50-64 ans, sachant que les « + de 50 ans » représentent plus de la moitié de notre échantillon.

Les grands absents parmi les « bibookis » sont les 25-29 ans. En l'occurrence, les jeunes de cette tranche d'âge soit fréquentent l'université (ce qui est d'autant plus vrai qu'ils sont habitués des bibliothèques), soit ne fréquentent pas les bibliothèques. De plus, si l'on sait que la multi-inscription en bibliothèque est un fait général très rare, on peut alors penser que les 25-29 ans statistiquement susceptibles de fréquenter les bibliothèques sont probablement déjà inscrits ailleurs, dans une bibliothèque d'étude : « *La présence des jeunes de 20-24 ans qui poursuivent des études supérieures dans les bibliothèques municipales est nettement plus faible que celle de leurs cadets et de leurs aînés, ce qui s'explique par leur fréquentation des bibliothèques d'études (universitaires ou autres).* »¹⁵

Là encore, nos résultats s'inscrivent dans un **processus global d'évolution des pratiques culturelles**. D'après les études d'O. Donnat déjà citées, ce vieillissement doit quelque chose à

l'accroissement du poids des seniors dans la population française, à l'évolution de leurs modes de loisirs - davantage tournés vers les sorties, mais aussi à une relative désaffection des jeunes.

La « fiction », genre littéraire préféré de tous les lecteurs

Alors que la fiction représente 65% du catalogue Bibook, on constate que **78% des téléchargements sont effectués dans le genre littéraire « fiction »** (lecture dite « de divertissement »), contre la non fiction (lecture dite « documentaire »)¹⁶.

Enfin, la **quatrième spécificité** de notre corpus tient peut-être au fait que la préférence pour le **genre fictionnel est vérifiée aussi bien pour les femmes**, résultat relativement connu, **que pour les hommes**, ce qui pour le coup, est un résultat moins connu. En effet, si globalement, le « lecteur traditionnel » (de livres *papiers*) « *achète en librairie ou emprunte en bibliothèque, en priorité des ouvrages de fiction* », il s'avère que les hommes lisent plutôt des ouvrages techniques, des magazines, des manuels, et entretiennent un rapport plus utilitaire à la lecture que les femmes qui lisent d'avantage des ouvrages suscitant l'évasion¹⁷.

Si des explications comme une offre limitée ainsi qu'une capacité réduite des écrans à restituer de façon fine et en couleur des éléments graphiques, comme des plans descriptifs ou techniques, peuvent être mobilisées, il reste qu'elles permettent d'imaginer pourquoi, *a fortiori*, les hommes ne se dirigent pas vers des ouvrages techniques, elles ne disent rien de l'intérêt que ces hommes peuvent avoir pour le roman fictionnel. La question reste ouverte...

La bibliothèque comme contexte

Ce lectorat numérique semble correspondre à la typologie du public des bibliothèques : ici comme ailleurs, « *l'influence du sexe reste nettement marquée. En 1995 comme en 1979, les femmes constituent près des 2/3 des inscrits (respectivement 61 et 62%)* »¹⁸. Tendance que l'on retrouvera dans les enquêtes de 1997 et 2005¹⁹. On peut en déduire que, comme pour la localisation géographique, **le premier « filtre »** (ou « biais ») **c'est la bibliothèque** : l'ensemble des dispositifs humains et sociotechniques qui définissent le cadre social qu'est la bibliothèque détermine le rapport que les individus entretiennent avec le prêt dématérialisé de livres.

Mais pas seulement, car nos résultats rejoignent le constat observé par F. Paquienséguy : il semblerait que l'on passe dans le temps d'une population à une autre, des hommes comme « *early adopters* », aux femmes comme « *early majority* »²⁰. Et encore une fois, du point de vue des PCS, notre corpus reproduit des logiques sociales depuis longtemps et encore récemment analysées²¹.

Le profil « type » du « bibooki » est celui d'une femme d'une cinquantaine d'années, appartenant aux PCS+, habitant en zone urbaine (ici Grenoble) et lisant de la fiction.

Notes

[1] Afin de rendre les résultats significatifs, et sur la base des [nomenclatures agrégées](#) opérées par l'Insee, nous avons opéré des regroupements des catégories initialement transmises par la BMG. Ainsi, les 30 catégories initiales ont été ramenées à 10. Par exemple, « Cadres de la fonction publique », « Professeurs, professions scientifiques », « Information, arts, spectacles »,

« Cadres administratifs et commerciaux », « Ingénieurs, cadres techniciens d'entreprises » et « Professions libérales » ont été regroupés sous la catégorie « professions intermédiaires ».

[2] J-F. Hersent, [Sociologie de la lecture en France : état des lieux \(essai de synthèse à partir des travaux de recherche menés en France\)](#), DLL, juin 2000, p. 52. D'après l'enquête *Les bibliothèques, acteurs de l'économie du livre : L'articulation achat/emprunt* (1994. Rapport définitif à paraître prochainement), les étudiants (et lycéens) représentent 23% des emprunteurs, les cadres et professions libérales 8%, les retraités 15%, les employés et personnels de service 16%, les ouvriers 8% (cf. Hervé Renard, "Achat et emprunt de livres : concurrence ou complémentarité ?", BBF, n°5, 1995, pp. 26-34 et François Rouet, "De la concurrence entre les pratiques d'emprunt et d'achat de livres : l'impossible simplicité", in B. Seibel (dir.), *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde Éditions, 1995).

[3] Voir le livre fondateur de P. Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979, qui établit une méthodologie d'enquête sur laquelle s'appuie nombre d'études dont celles menées depuis par le DEPS (Département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la culture et de la communication), et qui a posé des résultats depuis discutés mais jusqu'alors non démentis (sur ces points voir B. Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004 ; Ph. Coulangeon, *Les métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui*, Grasset, 2011).

[4] F. Paquienséguy, [Le lectorat numérique aujourd'hui : pratiques et usages](#), éd. Des archives contemporaines, 2015.

[5] O. Zerbib, « [Le livre numérique, une offre documentaire en voie d'apparition](#). Interrogations, anticipations et innovations dans les bibliothèques publiques de l'Isère », *Etudes de communication, Le livre numérique en question*, 14, 2014, p. 91-106. La question même de la proximité fait l'objet d'études : A-M. Bertrand, *Les bibliothèques municipales et leurs publics. Pratiques ordinaires de la culture*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2001.

[6] P. Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Op. Cit.

[7] R. Establet, « Préface », in E. Pedler et O. Zerbib, [Les nouvelles technologies à l'épreuve des bibliothèques](#), Bibliothèque publique d'information, 2001, p. 10.

[8] Ph. Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, Repères, La découverte, 2005. Les résultats portent sur le livre papier.

[9] *Ibid.*, p. 51. C'est moi qui souligne.

[10] La notion de « proximité » reste en effet à préciser : la proximité n'étant en matière d'équipement culturel pas limitée à la distance géographique au bâtiment.

[11] J-F. Hersent, Op. Cit.

[12] O. Donnat, « [La féminisation des pratiques culturelles](#) », *Développement culturel*, n°147, juin 2005, p. 3.

[13] [Baromètre des usages du livre numérique](#), seconde vague, septembre 2012. Voir également Etude Hadopi - GLN sur les « Perceptions et usages du livre numérique », réalisée par l'institut IFOP - octobre 2014.

[14] F. Paquienséguy, « [Usages et consommation d'e-books en France. Bilan des études françaises disponibles](#) », Séminaire Ebook AN2: Liseuses et lecteurs, 2013.

[15] B. Maresca, « [Les enquêtes de fréquentation des bibliothèques publiques](#) », BBF, n°6, 2006.

[16] « La lecture livresque se décline en différentes fonctions sociales, selon la typologie de Gérard Mauger : ludique (qui n'est pas naturelle mais se construit), éducative, salutaire (fonction originelle) et esthétique (fonction la plus valorisée par l'école, le lycée en particulier, et la plus rare) », Ch. Evans, « Les pratiques de lecture contemporaines : [un regard sociologique](#) ».

[17] Ch. Horellou-Lafarge, M. Segré, *Sociologie de la lecture*, Repères, La Découverte, 2007. Nous en resterons ici au constat. Mais plusieurs hypothèses explicatives peuvent être formulées, dont la première est celle de l'offre, et la deuxième (elle-même pouvant déterminer pour une part au moins les logiques de l'offre) est celle de la capacité des écrans à restituer de façon fine des éléments graphiques, comme des plans descriptifs ou techniques. Voir aussi G. Mauger et Cl.

Poliak, « [Les usages sociaux de la lecture](#) », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 123, juin 1998, pp. 3-24.

[18] JF Hersent, *Op. Cit.*, p. 52.

[19] B. Maresca (avec F. Gaudet et Ch. Evans), [Les Bibliothèques municipales en France après le tournant Internet](#). *Attractivité, fréquentation et devenir*, édition de la Bpi, 2007.

[20] F. Paquienséguy, *Le lectorat numérique*, *Op. Cit.*

[21] C. Lévy, [Le roman d'une vie. Les livres de chevet et leurs lecteurs](#), Hermann, 2015.

Écologie de l'emprunt de livres numériques

Gros, moyens ou petits emprunteurs... Des écarts très marqués

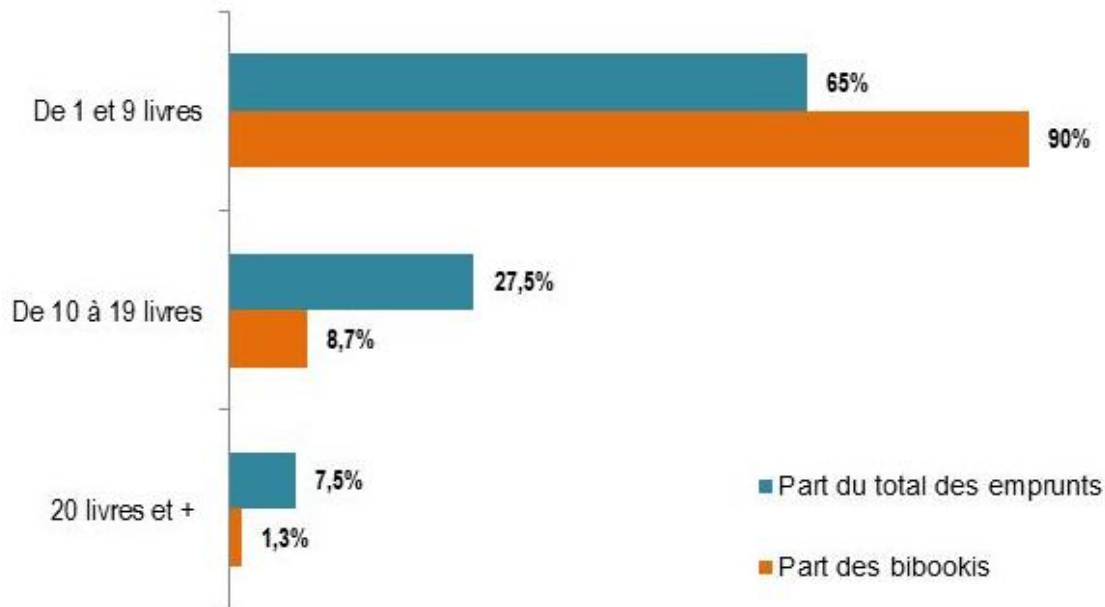
L'analyse quantitative des pratiques d'emprunt permet de dégager 3 grands types d'emprunteurs-lecteurs ou bibookis. La figure 1 ci-dessous offre un point de repère historique.

Petits Emprunteurs (1 à 14 livres en 1993) hommes - de 24 ans lycéens agglo. parisienne ou zones rurales revenu 10 à 20 000F/mois	Moyens emprunteurs (15 à 34 livres en 1993) Hommes - de 24 ans lycéens, puis étudiants ou employés 1 enfant au foyer plutôt agglo. parisienne
Gros emprunteurs (35 à 74 livres en 1993) femmes 35-49 ans, puis 65 ans et + inactives pas d'enfants plutôt villes moyennes	Très gros emprunteurs (+ de 74 livres en 1993) femmes 25-34 ans ou 65 ans et + inactives 2 enfants et + revenu < 6 000F/mois petites communes

Source : J-F. Hersent, *Sociologie de la lecture en France : état des lieux (essai de synthèse à partir des travaux de recherche menés en France)*, DLL, juin 2000, p. 43.

8 Une typologie des emprunteurs.

Ceux que l'on a placés dans la catégorie des « **gros emprunteurs-lecteurs** » empruntent 20 ebooks et plus sur la période considérée. Pour certains, on peut douter que l'ensemble des ebooks empruntés soit réellement lus puisqu'on comptabilise jusqu'à 97 emprunts sur 6 mois. Quoiqu'il en soit, ces gros lecteurs sont peu nombreux : 3 hommes (47, 61 et 71 ans) et 2 femmes (41 et 70 ans) et ne représentent que **1,3% des bibookis et 7,5% des emprunts**. L'âge moyen de ces « boulimiques » de l'ebook est de **58 ans**. Ils se recrutent aussi bien chez les hommes que chez les femmes (même si l'on compte 1 homme de plus), mais plutôt dans les PCS+. Il est à noter que **tous sauf un homme ont emprunté à la fois de la fiction et de la non-fiction**, avec cependant une forte majorité de « fiction », puisque ce genre littéraire représente **85% des emprunts**.



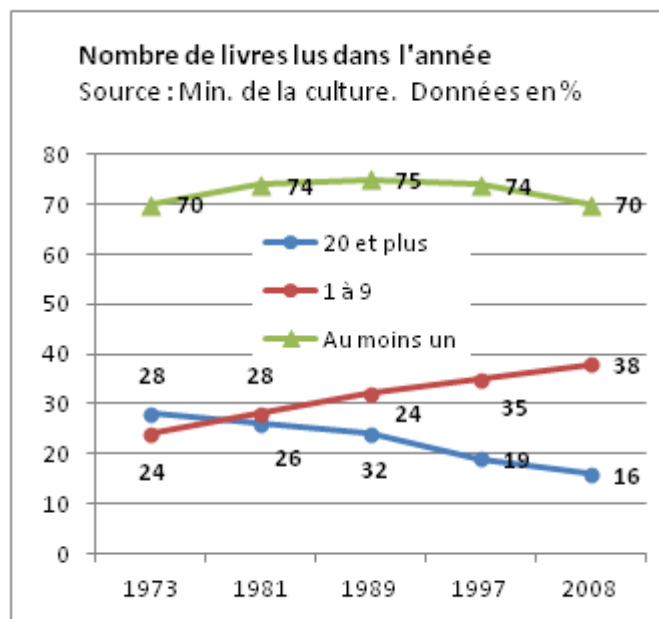
9 Répartition des bibookis selon le nombre de livres empruntés. Source : EnssibLab

Les **emprunteurs-lecteurs « moyens »** (de 10 à 19 livres) sont aussi relativement peu nombreux par rapport au total (34 personnes) : ils représentent **8,7% des bibookis et 27,5% des emprunts**. Leur âge moyen est de **57 ans**.

Ils se recrutent principalement parmi les PCS+ puisqu'en agrégeant les professions libérales et cadres supérieurs avec les professions intermédiaires, on obtient 47% de cette population. Les choix entre genres littéraires sont très favorables au genre « fiction » qui représente 78% des emprunts. Enfin, on compte une **très nette majorité de femmes**, qui, en étant 25 sur 34, représentent 73,5% de cette population.

Quant aux « **faibles emprunteurs-lecteurs** » (de 1 à 9 livres), ils représentent une très large majorité des bibookis emprunteurs (352 personnes). On compte là encore **une majorité de PCS+**, car elles représentent 58% de cette catégorie. **À l'inverse des deux autres catégories**, alors que celle-ci couvre **90% des emprunteurs**, elle couvre **65% du total des emprunts** : on a ici **davantage de personnes qui empruntent globalement moins**.

Ce résultat s'inscrit à nouveau dans une tendance plus générale, avec comme particularité que **les écarts sont (beaucoup) plus marqués que pour le livre papier** : « *La proportion de ceux qui lisent un petit nombre de livres s'est nettement accrue depuis le début des années 1970 : de 24 à 38 % pour ceux qui ont lu de 1 à 9 ouvrages. En revanche, la part de gros lecteurs (20 livres et plus) a baissé de 28 à 16 %.* »^[1]



10 Une augmentation progressive du nombre de petits lecteurs.

L'âge moyen des « faibles emprunteurs-lecteurs » est inférieur aux autres catégories, avec une moyenne de **47 ans**, et on y trouve 68% de femmes. Le genre littéraire plébiscité est encore celui de la fiction, avec 760 emprunts sur 993, soit 76,5% des emprunts. Notons cependant que **25% de ces bibookis ont effectué un double emprunt, fiction et non fiction.**

Deux enseignements nous semblent intéressants à retenir :

1. **Les variables qui semblent faire la différence entre ces trois catégories de bibookis sont donc celles du sexe et de l'âge**, lequel permet de distinguer significativement les deux premières catégories de la troisième. Ce qui est intrigant, c'est qu'habituellement, dans les enquêtes, **la PCS d'appartenance** fait la différence entre les catégories de lecteurs. Or, ici cette variable **n'opère pas. Ce sont les variables de genre et d'appartenance générationnelle qui semblent plutôt marquer la logique des usages.** C'est ainsi qu'à l'intérieur même de la catégorie des emprunteurs se dessinent des différences plus fines et plus robustes référées à des variables telles que le sexe et l'âge.
2. Si le genre littéraire « fiction » est dominant dans les emprunts comptabilisés, il ressort clairement qu'il n'est pas exclusif d'emprunts non fictionnels, et que **c'est d'abord une logique de double emprunt (fiction / non fiction) qui domine la réalité des usages de Bibook.**

Ebook et livre papier : intensification et migration des usages

Les études qui portent sur les usages du livre numérique restituent toutes que **les usagers d'ebooks sont aussi de « grands lecteurs »** (de livres imprimés)^[2]. Encore récemment, une étude confidentielle menée au sein d'une bibliothèque publique rend compte que « 51% (des personnes ayant répondu au questionnaire sur l'usage des liseuses) déclarent lire plus de 20 livres par an, et 26% déclarent lire entre 10 et 19 livres par an »^[3].

En l'occurrence, nos résultats invitent étrangement à **nuancer cette unanimité**. Si on constate ici aussi que **21% du corpus a emprunté 20 livres papier et +** sur l'année^[4], on constate parallèlement que **38% n'a emprunté aucun livre papier**. En outre, ce qui est remarquable c'est que **le profil sociologique de ces bibookis est identique**.

nbre de livres papier empruntés	nbre de bibookis	%		
0	187	38%		artisans / commerçant / chefs d'entreprise 3
3	19	4%		Autres inactifs 8
6	15	3%		employés fonction publique 6
1	15	3%		employés secteur privé 10
12	15	3%		étudiants, élèves 14
18	14	3%		Non précisé 7
9	14	3%		ouvriers 2
7	14	3%		Prof lib / cadres sup 70
11	12	2%		Profession intermédiaire 29
19	11	2%		Retraités 38
5	11	2%		
4	11	2%		
...		

11 Profil des emprunteurs de livre numérique seulement. Source : EnsisLab

Ainsi, pour **21% des bibookis, le livre numérique arrive en complémentarité du livre papier et indique alors une intensification de la pratique**^[5]. Cette catégorie de bibookis semble être aussi celle des « grands lecteurs », ces « dogmatiques de la lecture » qui, selon F. Paquienséguy^[6], s'inscrivent dans une forme de rationalisation de l'activité de lecture et ont tendance pour cela à user du livre numérique pour multiplier à l'envie les lieux et les moments de lecture, pour lire davantage et de façon plus variée.

A contrario, il ressort que, pour **38% des bibookis, le livre numérique emprunté en bibliothèque est exclusif d'un emprunt papier**. Comme on ne connaît pas la date d'inscription en bibliothèque, on ne peut en conclure qu'il s'agit de nouveaux inscrits qui viennent là spécifiquement pour avoir accès au prêt de livres numériques. Il peut tout aussi bien s'agir de ce que F. Paquienséguy appelle des « migrants »^[7], c'est-à-dire des lecteurs de livre papier qui sont passés au « tout numérique ».

Conclusion générale et prolongements

Cette étude doit être suivie d'autres. Car il nous semble en réalité que **les résultats obtenus ici participent moins d'une meilleure connaissance du lectorat numérique en bibliothèque, que d'une (première) connaissance même de ce lectorat**.

Les résultats obtenus ici montrent :

1. que l'emprunt de livres numériques en bibliothèque est une pratique culturelle socialement non aléatoire,
2. qu'avec quatre spécificités, le profil des bibookis ne recouvre pas complètement le lectorat numérique des études menées sur Internet et sur les pratiques d'achat,
3. que des variables comme l'âge et le sexe (surtout, avec une très nette supériorité des femmes) structurent les comportements au-delà de l'origine sociale,

Par ailleurs, rappelons que :

- l'on a pu constater un monopole éditorial (Gallimard),

- deux comportements diamétralement opposés dans le rapport au livre papier et au livre numérique : le livre numérique peut être et tout à la fois ne pas être exclusif du livre papier,
- la moyenne des emprunts par personne reste faible.

Insistons sur le deuxième point. Cela semble souligner le fait que, premièrement, le lectorat numérique de ces dernières études n'est pas la totalité du lectorat numérique, et deuxièmement, que **des variables comme l'« écosystème », composé de médiations, de dispositifs sociotechniques, de lieux, de conditions techniques d'accès, de coût, etc.**^[8], **sont des facteurs déterminants du lectorat numérique, aux côtés des variables sociodémographiques et socioculturelles.**

Si les variables sociodémographiques sont déterminantes dans la construction des habitudes culturelles qui permettent de « lire » des dispositifs et toute forme d'offre culturelle^[9], ces dispositions sont activées par la mise en place et en scène de dispositifs concrets (objets, sites, procédures, lieux, etc.) permettant l'apprentissage, l'initiation, la sensibilisation^[10]. **Une « offre » est, finalement, toujours une « manière d'offrir ».** Une étape ethnographique couplée d'entretiens approfondis permettrait de mener une analyse de ces « **dispositifs sociotechniques** »^[11] mis en œuvre et du sens (du poids) qu'ils prennent pour les acteurs dans leurs stratégies d'appropriation de l'ebook.

Il reste donc notamment à **produire une enquête sur les usages sociaux du livre numérique et des intérêts qui les sous-tendent**, et la liste des questions, ici non exhaustive, est déjà longue : quel est le rapport que nos emprunteurs-lecteurs entretiennent avec le livre numérique en bibliothèque ? Pourquoi empruntent-ils et lisent-ils des ebooks (hypothèse de la lecture sur mobile) ? Empruntent-ils et lisent-ils tous des ebooks de la même façon, pour les mêmes raisons, avec les mêmes intentions ? Quelle légitimité revient à chacun des supports et des contenus (lit-on la même chose quel que soit le support) ? Peut-on dégager des typologies de lecteurs et de lectures (et le numérique modifie-t-il la définition du lecteur et de la lecture que nous avons aujourd'hui) ? Pourquoi certains emprunteurs-lecteurs sont-ils seulement emprunteurs-lecteurs d'ebook ? Comment ces emprunteurs-lecteurs sont-ils devenus emprunteurs-lecteurs d'ebook (quel en a été le « déclencheur ») ? Les choses sont-elles identiques selon que l'on est un homme, une femme, urbain, enseignant, etc. ? Comment se structure une « carrière » de lecteur sur support numérique ?

Dans le prolongement d'une telle approche, et au-delà de la bibliothèque elle-même, il reste aussi à **mieux comprendre les processus par lesquels se diffuse et s'acquière la culture de la lecture (sur support) numérique**^[12], dit autrement, il reste à **analyser les processus de socialisation au numérique.** Culture de la lecture (sur support) numérique dont il est grandement probable donc qu'elle soit elle-même liée plus largement à l'acquisition d'une « culture numérique » ou encore d'une *littératie* liée aux TIC aujourd'hui. Culture numérique dont il y a aussi lieu de penser qu'elle est aujourd'hui, ou tend à devenir, elle-même constitutive du « capital culturel »^[13] dont on sait l'importance fondamentale qu'il revêt dans nos sociétés, notamment en termes de démocratisation culturelle, de conditions d'accès à la culture et au savoir.

Notes

[1] Centre d'observation de la société, « Les français lisent toujours autant », <http://www.observationsociete.fr/les-fran%C3%A7ais-lisent-toujours-autant>, 8 nov. 2015.

[2] En 2000, le « gros lecteur » (de livre papier) représentait 44% du total des usagers des bibliothèques, le genre le plus lu était alors le roman contemporain (41%), J-F. Hersent, *Sociologie de la lecture en France : état des lieux (essai de synthèse à partir des travaux de recherche menés en France)*, DLL, juin 2000, p. 43.

- [3] M. Verdi, *Résultats du questionnaire prêt de liseuses – Médiathèque Meyzieu*, document interne, Enssib, 2015. Selon OpinionWay (2012), « 26% des lecteurs de livres numériques lisent plus de 20 livres papiers par an ».
- [4] Les données sur le livre numérique portent sur la période considérée, tandis que les données sur le livre papier portent sur l'année civile révolue.
- [5] L'analyse quantitative ne permet pas de donner plus d'explication avérée à ces résultats (répondre à la double question « pourquoi et comment ? »). Cependant, avec le livre numérique, on assiste à la fois à une diversification des lieux et des modalités de la pratique (Ph. Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, Op. Cit., p. 51), on peut donc supposer (hypothèse à vérifier) que le support numérique permet de diversifier les lieux et les temps de la lecture de livre, l'ebook devenant comme l'équivalent du livre de poche.
- [6] F. Paquienséguy, *Le lectorat numérique aujourd'hui : pratiques et usages*, éd. Des archives contemporaines, 2015.
- [7] F. Paquienséguy, *Le lectorat numérique aujourd'hui : pratiques et usages*, Op. Cit., p. 71 et plus.
- [8] Il reste à faire l'analyse complète de ces médiations.
- [9] J-C. Passeron et M. Grumbach, *L'œil à la page : enquête sur les images et les bibliothèques*, Bpi, 1984.
- [10] M. Roselli et M. Perrenoud, *Du lecteur à l'usager. Ethnographie d'une Bibliothèque Universitaire*, PUM, 2010 ; Cl. Poissenot et S. Ranjard, *Usages des bibliothèques. Approche sociologique et méthodologie d'enquête*, Presses de l'Enssib, Coll. Les cahiers de l'Enssib, 2005.
- [11] Daniel Peraya, « Médiation et médiatisation : le campus virtuel », *Hermès*, n°25, 1999, p. 153-168, in Després-Lonnet (M.), *Temps et lieux de la documentation : transformation des contextes interprétatifs à l'ère d'internet*, Library and information sciences, Université de Lille, 2014, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01094789>
- [12] La famille est bien entendu un lieu privilégié de transmissions des savoirs, mais les réseaux familiaux ne sont pas seuls à intervenir ; les réseaux de sociabilité amicale adultes et surtout adolescents, physiques et virtuels, jouent un rôle primordial dans la diffusion de la culture comportementale. Pour ce qui est des réseaux de sociabilité physiques, voir D. Pasquier, *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, Paris, Éd. Autrement, coll. Mutations, 235, 2005.
- [13] P. Bourdieu, « *Les trois états du capital culturel* », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 30, novembre 1979, pp. 3-6.